

Lettre à ceux et celles qui, dans notre diocèse, sont secoués  
dans leur appartenance à l'Église

---

Chers amis,

Ces derniers mois, les catholiques ont été particulièrement secoués. La levée de l'excommunication des quatre évêques de la Fraternité Saint-Pie-X, l'excommunication prononcée par l'archevêque de Recife et l'interview du Pape dans l'avion qui le conduisait au Cameroun ont mis le feu aux poudres. Les ondes de choc se sont fait sentir dans l'Église universelle, et surtout en Europe. La crédibilité et l'autorité du Pape et même de l'Église en général ont été ébranlées.

Qu'est-ce qui peut expliquer un tel "tsunami" ? La communication, telle qu'elle en a été faite par le Vatican est en partie responsable. D'ailleurs, dans la lettre très personnelle qu'il a adressée aux évêques le 12 mars, le Pape le reconnaît avec une simplicité et une sincérité remarquables.

La médiatisation inhabituelle des paroles du Pape sur la prévention du Sida et leur interprétation pour le moins tendancieuse ont favorisé l'incompréhension et l'indignation.

Je suis particulièrement préoccupé par les réactions à l'intérieur de l'Église. Je n'ai jamais reçu autant de messages oraux et écrits. Certains fidèles m'ont exprimé leur souffrance en même temps que leur colère et leur désapprobation; d'autres l'ont exprimée en même temps que leur confiance au Pape et à l'Église. Que des aînés réagissent également semble montrer que, dans le passé, ils ont été blessés par l'Église. Certains d'entre eux laissent entendre qu'ils ne veulent pas être contrôlés et dominés par elle.

Dans notre monde marqué par le progrès du *savoir-faire* de l'homme, les doutes et les questions qui sont dans l'air depuis quelque temps au sujet de la foi elle-même, constituent un autre facteur favorable à la critique. De plus, un relativisme, voire un scepticisme ambiant nous influencent. Et la mentalité plutôt individualiste accentue encore la difficulté de vivre en Église. Combien de fois n'ai-je pas entendu dire : *J'ai mal à mon Église* ou *Je quitte l'Église, mais je reste fidèle à Dieu !* Nous vivons dans une atmosphère sous tension.

Telle une lame de fond, la crise des vocations, les regroupements de paroisses, l'absence de jeunes et de jeunes adultes dans nos églises et encore d'autres phénomènes suscitent des réserves et même de la méfiance à l'égard de l'*Église institutionnelle* chez un certain nombre de chrétiens. Beaucoup de catholiques pensent qu'à Rome, on fait la sourde oreille et qu'on ne veut pas écouter les évêques et encore moins les autres fidèles.

Le Pape Benoît XVI ne mettra jamais en cause Vatican II, j'en suis plus que convaincu. Mais il faut le reconnaître et le dire: les événements de ces dernières semaines n'ont pas rassuré certains chrétiens qui continuent à s'interroger sur les intentions du Pape.

Il me paraît opportun de revenir sur ces secousses pour essayer d'en tirer quelques conclusions, j'espère fructueuses pour nous, dans notre diocèse.

### 1. La communication.

Les tergiversations autour de la levée des excommunications des quatre évêques me font dire que l'information a été insuffisante. L'Église, à tous les niveaux, doit veiller à une bonne communication, à une information permettant aux gens de comprendre ce qui est dit ou décidé et ce qui est voulu. Cela est vrai pour le Vatican, mais aussi pour les paroisses et pour l'évêché. Il est particulièrement nécessaire d'essayer de faire comprendre en vue de quoi une mesure ou une décision est prise.

### 2. La sexualité.

La petite phrase prononcée par le Pape dans l'avion a provoqué un déferlement extraordinaire de réactions. Certes, la sexualité a toujours été un domaine très sensible, dans l'Église également. En toute sincérité, je ne comprends toutefois pas comment certains ont pu penser que le Pape Benoît XVI pourrait donner une réponse aussi simpliste à une question aussi grave. Il n'a certainement pas voulu réduire aux préservatifs les initiatives d'aide des pays européens. Je sais que, en général, ces initiatives ont un objectif plus large. Sinon pauvre Europe !

Quand on lit l'interview dans son intégralité, on se rend compte que le Pape a pris de la hauteur et a parlé des moyens en les situant bien dans leur vrai contexte : il a fait appel à la responsabilité des Africains et à l'humanisation de la sexualité. N'est-ce pas aussi vrai, pour nous, chez nous ? Dans "Le Jour" de ce 25 mars, le Professeur van Meerbeeck déclare : *On parle aux jeunes de maladies sexuellement transmissibles, mais plus jamais d'amour. (...) Les adultes ont peur de s'avancer sur ces valeurs. Or les adolescents en ont besoin. Personne ne leur parle de cette sexualité où l'autre est réduit à un objet. Les adultes ne se rendent pas compte qu'ils ont un devoir d'éducation. (...) Il s'agit d'ouvrir les regards et les cœurs à l'amour et au désir sexuel.*

### 3. L'Afrique.

La pandémie du Sida, véritable catastrophe humaine et démographique en Afrique, m'interpelle évidemment. Mais je voudrais aussi faire réfléchir à une autre catastrophe. L'injustice, la violence, la pauvreté en Afrique subsaharienne m'attristent et parfois me déroutent. Combien de fois ne me suis-je pas dit : les Africains n'auraient qu'à... Mais est-ce à nous de leur dicter ce qu'ils doivent faire ? Plus grave encore, sur le plan économique, des puissances étrangères exercent abusivement une exploitation totale. Tous, nous disons que c'est injuste. Et si, sur tous les plans, on essayait de progresser *avec* la population, au lieu de vouloir leur imposer nos idées, nos intérêts, nos modèles ? Cela vaut, en premier lieu, pour le redressement socio-économique, l'organisation politique et la dénonciation de toute corruption. Je reconnais les démarches politiques de notre pays et de l'Union Européenne. Je suis tout autant en admiration devant les nombreux projets de coopération mis en route et soutenus par *Entraide et Fraternité*, par *Caritas international*, *Memisa* et tant d'autres. Et je pense encore à une Liégeoise qui travaille dans l'éducation et la prévention du Sida au Kivu.

Nous Européens, nous devons tout faire pour que les Africains gardent et nourrissent l'espérance qui les habite malgré leur détresse. Le Pape a dit : *Avec le Christ, l'Afrique peut devenir le continent de l'espérance.*

Chers frères et sœurs, ma lettre est devenue plus longue que prévu. Nous avons tous été secoués dans notre appartenance à l'Église, mais ma confiance fondamentale n'a pas été touchée, parce que le Seigneur nous a promis d'être avec nous. Il nous a donné son Esprit. Toute crise est une chance, un appel à aller de l'avant. La foi est un chemin de conversion permanente. À travers les événements douloureux de ces dernières semaines, le Seigneur *nous* invite à une vie évangélique encore plus nette, une vie à sa suite.

Dans cet esprit, continuons à monter vers Pâques.

Votre évêque

+ Aloys Josten

Liège, le 31 mars 2009

## Les paroles fortes de Mgr Rouet : "Revoir le positionnement de notre Eglise dans le monde"

*Mgr Albert Rouet, archevêque de Poitiers s'est exprimé le 20 mars 2009 sur Radio Accords (1) à propos des évènements récents qui ont marqué l'Eglise catholique et l'opinion publique : la levée d'excommunication des quatre évêques lefebvristes, la menace d'excommunication de Recife au Brésil ainsi que les propos du pape Benoît XVI sur le préservatif et le SIDA. L'archevêque de Poitiers dresse dans le texte que Golias publie ci-après un panorama particulièrement suggestif et intéressant quant aux chemins à prendre pour l'Eglise catholique dans le monde d'aujourd'hui.*

### **A propos des évènements récents qui ont marqué l'Eglise : levée des excommunications de quatre évêques intégristes, de l'excommunication à Recife, des propos sur le Sida**

Sans revenir sur chaque évènement récent, je souhaiterais faire quatre remarques. En effet, ce ne sont pas des crises à cause d'un mot ou d'une mauvaise communication. Nous sommes devant des problèmes infiniment plus profonds, dont ces évènements en sont l'illustration. Ils sont les symptômes de malaises plus graves. Notre Eglise se trouve de par les circonstances, les évolutions, devant quatre problèmes fondamentaux, pour lesquels elle doit faire révision de vie.

**La première question** qui se pose est la prise en compte de la complexité de ce qui est humain. On ne peut pas avoir une morale tellement claire, tellement évidente, tellement impérative qu'aucune exception ne serait jamais possible, qu'il n'y aurait qu'à appliquer des décisions prises par des instances morales. Déjà saint Thomas d'Aquin écrivait que « la première instance morale de l'homme est la conscience éclairée, c'est-à-dire un homme qui s'est informé ». Ce problème est tellement grave qu'une morale qui voudrait répondre à toutes les questions deviendrait immorale, parce qu'elle empêcherait les sujets libres de prendre leurs propres décisions. Cette question est évidemment à la source d'autres problèmes.

Des gens qui critiquent le siècle des Lumières comme étant un siècle de sécularisation et d'éloignement de la religion agissent exactement dans la même logique que ce siècle qu'ils contestent. Ils en sont les enfants, puisque leur approche de l'homme est tellement claire, tellement rationnelle, qu'il n'y aura plus d'obscurité. Pour eux, l'homme déploie son existence dans une clarté dont l'homme est maître à chaque moment ou est capable de le devenir. Il y a là deux aspects. Le premier est la hantise de la rigueur. Rappelons-nous que sur les papyrus qu'on mettait sur la bouche du Pharaon défunt, il était écrit : « je suis pur » cinq fois. Cette protestation était liée à la mort, pour se présenter dans l'au-delà. Justement lorsqu'on est mort, cette complexité humaine s'est éteinte. En attendant, on est toujours dans une sorte « d'entre-deux ». L'autre exemple historique est très parlant. Partout où il y a eu en France des prêtres rigoristes, moralement jansénistes comme on disait à l'époque, dans ces endroits-là, l'athéisme s'est développé. C'est-à-dire qu'une très grande rigueur provoque l'inverse de ce qu'elle recherche. Une très grande rigueur est de soi inapplicable.

Le premier examen est de se rendre compte que l'homme est un être ambigu. Cela ne signifie pas qu'on renonce à la morale, mais cela signifie qu'on renonce à une morale réglementant tous les détails de la vie des hommes et ayant accès aux moindres décisions, comme si elle était un savoir portant sur tout.

Nous nous fondons sur une idée de la nature qui vient du stoïcisme, qui a été commune au Moyen-âge, mais ce que nous oublions c'est que la nature était donnée et qu'il fallait la suivre. Aujourd'hui, pour la science, la nature est ce que l'on a à creuser, à façonner parce que cette nature-là, on ne l'obtient que par l'approche d'une culture. Il faudrait là encore avoir une approche de l'homme qui soit autre. Une fausse clarté finalement naît de trop d'assurances sur des bases contingentes.

**Le second point** est une question classique de théologie : c'est de distinguer les degrés d'engagement dans les paroles du Pape. Tout ce que dit le Saint-Père n'est pas sur le même plan et n'engage pas son infaillibilité. J'ai entendu sur une radio nationale « avec de telles déclarations, le pape met à mal son infaillibilité. » Mais là n'est pas le problème. Jamais une réponse à une question dans un avion n'entre dans le registre d'une parole officielle qui engage l'infaillibilité. Il faut savoir distinguer la parole ordinaire et habituelle du pape et de ce qui relève de son engagement public. Sans cette distinction et ce travail de discernement, on sort du christianisme pour entrer dans une relation du même type qu'un tibétain envers le Dalaï-lama.

Or, ce n'est pas ce que dit le Concile Vatican I. Il faut donc voir quelle est la portée des expressions, le contenu des mots utilisés, les références de base. Autrement dit, toute parole est sujette à interprétation. Sinon ce n'est plus une parole humaine. Dans notre histoire, il faut se mettre au clair sur le sens des mots. Prenons par exemple, le mot « unité ». Il va de la complaisance jusqu'à la communion. Quel sens retient-on ? Où place-t-on l'index ? L'incertitude des mots et la valeur des expressions sont pour beaucoup dans les crises que nous venons de vivre.

**Le troisième problème** est sans doute le plus grave. Il nous faut revoir le positionnement de notre Eglise dans le monde. C'est-à-dire qu'il faut revoir le mode de présence au monde. On se rend compte que toute parole qui vient d'en-haut, qui n'est pas engagée dans un dialogue, après avoir écouté et entendu l'autre, ne peut plus être une parole crédible. Ce type de parole peut se rencontrer dans des décisions économiques de quelques grands décideurs qui annoncent la fermeture d'une usine dans notre pays. Mais on ne fait pas vivre l'Évangile sur le même mode que celui des décisions économiques. Sinon on sort de la morale chrétienne. « Et toi, qu'en penses-tu ? » dit le Christ.

Tant que l'Eglise va se contre-distinguer de ce monde, tant qu'elle va vouloir vivre dans une nébuleuse ou en état d'apesanteur, elle perd toute crédibilité. C'est un problème pour nous tous, pour le pape bien sûr, mais aussi pour les évêques, pour toutes les communautés chrétiennes. Notre monde n'écoute que ce qui est prononcé à hauteur de visage d'homme. Tant qu'on n'aura pas compris cela, on ne pourra pas être entendu, ni même compris. Nous n'avons pas eu affaire à une erreur de communication, mais à une erreur de point de vue, une erreur de positionnement. La question à se poser est de se demander quelle est notre posture vraie pour être en capacité d'être entendu. On se rend compte que sans partage, il n'y a pas de posture vraie. Aujourd'hui, on ne peut plus annoncer des choses qui passent pour définitives dans une posture sans aucune relation avec la situation prise dans son contexte humain concret. Sinon, cette déconnexion produit du rejet. A trop répéter, on crée de la dévaluation.

**Une quatrième question** se pose : on ne construit pas un avenir de l'homme uniquement en jouant sur le permis et le défendu, parce que la morale ne dépend pas seulement d'une technique. Il faut revenir à la signification humaine des problèmes qui

sont posés. C'est très joli de donner un idéal. Le monde n'est quand même pas perpétuellement adolescent... heureusement ! L'idéal, comme l'horizon, est invivable. Car lorsqu'on pense l'approcher, il apparaît toujours plus loin. Le problème n'est donc pas la question de l'idéal, ni même des repères. Tous repères sont forcément dans un environnement donné. Ils ne peuvent être en suspension dans l'air, autour de rien du tout. Si on ne recherche pas un accord commun de sens, à ce moment-là on isole l'Eglise de sa participation à l'histoire humaine. Elle en sera réduite à se parler à elle-même.

Dans toutes ces questions, il y va de la vie des hommes. Le véritable problème est « qu'est-ce qui fait vivre ? Qu'est-ce qui met debout ? Qu'est-ce qui rend responsable de son existence ? » Cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas d'exigence à poser. Au contraire, je suis persuadé qu'il faut en poser, mais pas sous forme manichéenne du tout noir-tout blanc, du permis et du défendu.

Regardons l'Évangile. Le Christ dit au paralysé : « Lève-toi et marche ! » Imaginons que l'homme lui réponde : « Je suis bien couché, je n'ai pas envie de me lever ». Le Christ ne va quand même détruire son grabat. Si cet homme ne se met pas debout, il ne pourra pas être guéri. Nos paroles mettent-elles les gens debout ? Sont-elles des paroles de vie ? Voilà pourquoi dans nos paroles, il faut toujours se repositionner par rapport à la vie des gens, par rapport à ce sursaut évangélique.

### **Y-a-t-il moyen de réduire l'écart entre l'Eglise et le monde actuel ?**

La crédibilité ne se décrète pas. Par conséquent, la crédibilité ne se retrouvera que par l'humilité de partager la vie des hommes, en étant à leur écoute, que par le partage de leurs peines, que par le désir de partager avec eux notre espérance et de les aider à se mettre debout. Il n'y a pas d'autres moyens que Nazareth, que de cheminer comme le Christ sur les routes de Galilée. Il n'y a pas d'autres moyens que le partage de la fragilité humaine. C'est en devenant frères que les chrétiens deviennent crédibles. Cela fait vingt siècles qu'on le sait et cela fait vingt siècles, qu'après chaque moment difficile comme celui que nous vivons, il nous faut reprendre les mêmes pas.

### **Mgr Albert Rouet Archevêque de Poitiers**

1. Extrait retranscrit par « Golias » de l'émission "Parole à notre évêque". "Radio accord" est la radio du diocèse de Poitiers

## **Lettres aux catholiques troublés**

**Cardinal Roger Etchegaray,  
président émérite du Conseil pontifical Justice et Paix**

### **Ô mon Église...**

**Alors que l'Église traverse une crise aux multiples symptômes (levée des excommunications et scandale Williamson, affaire de Recife, propos du pape sur le préservatif...), « La Croix » donne la parole chaque jour à une personnalité qui témoigne de ses raisons d'espérer**

Un visage rayonnant de l'Évangile Né en 1922 à Espelette (Pyrénées-Atlantiques), devenu en 1947 prêtre pour le diocèse de Bayonne, Roger Etchegaray a effectué un parcours exceptionnel de responsabilité ecclésiale, sans perdre jamais le souci de l'Évangile à incarner et de l'humanité à servir. Expert au Concile, il dirigea le secrétariat de la Conférence épiscopale avant de devenir évêque auxiliaire de Paris en 1969 puis, de 1970 à 1984, archevêque de Marseille (et, de 1975 à 1981, président de la Conférence des évêques de France). Créé cardinal par Jean-Paul II en 1979, il fut appelé par celui-ci à Rome en 1984 pour y présider les Conseils pontificaux « Cor unum » et Justice et Paix. Le pape lui confiera la responsabilité du Comité du Grand Jubilé de l'an 2000. Vice-doyen du Sacré Collège, il vit à Rome une retraite active d'écriture (dont ses mémoires, *J'ai senti battre le cœur du monde*, Fayard 2007) et de contacts tant internationaux qu'œcuméniques.

Cette période est pour l'Église bien rude, mais salutaire dans la mesure où elle saura en tirer les leçons. La crise n'est pas d'aujourd'hui, elle est même d'avant le concile Vatican II qui est heureusement venu l'assouplir. Quand je pense à mon temps de jeunesse, j'ai l'impression de vieillir dans un autre monde. Quelle distance entre l'Église de mon espérance et l'Église de mon expérience ! Les mutations les plus profondes sont de l'ordre de l'esprit et des mentalités plus que de la matière et des techniques.

Le mot « défi » est peut-être un des mots les plus actuels, exprimant l'angoisse de qui se sent menacé. Paradoxalement, l'homme moderne manque d'appétit pour le futur qui est pourtant

de plus en plus entre ses mains. Saint Pierre estime que la mission du chrétien est de rendre compte aux autres de l'espérance qui est en lui (cf. 1 Pierre 3, 15). Mais nous en parlons à fleur de peau, avec trop de légèreté, alors que la prière assidue est le seul puits du fond duquel nous pouvons faire monter l'eau vive de l'espérance.

Évangéliser est par nature un acte de communication et, par affinité professionnelle, les médias doivent y porter attention. Mais avant de leur exprimer nos exigences, il nous faut apprendre nous-mêmes à bien parler de Dieu, et simplement, à l'homme d'aujourd'hui qui se cabre surtout devant les lois morales. Si l'Église est souvent clouée au pilori d'une place devenue désormais celle du monde entier, elle ne saura cependant jamais être évaluée au flair des opinions ou des sondages.

**Le chrétien n'est pas un transhumant qui s'éloigne de l'Église lorsqu'elle grelotte l'hiver, pour la retrouver lorsqu'elle reflurit au printemps.**

À chaque étape de son histoire, l'Église a des choix graves à opérer, des choix nécessaires et toujours frappés de précarité, mais qui doivent témoigner de sa docilité au Seigneur. Seule cette volonté de conformité à son Maître peut faire d'elle un ferment pour la transformation de l'humanité. Son efficacité réelle n'est jamais tributaire de ses victoires ou de ses échecs. Si riche est la parure des choses qui ne sont pas siennes que, lorsque l'Église s'en dépouille, certains pensent qu'elle cesse alors de vivre. Mais nous savons qu'elle ne vit vraiment que lorsque tout en elle, jusque dans ses institutions, se laisse pénétrer de l'Esprit du Seigneur.

Mais comment se fait-il que tant de chrétiens, à force d'être exigeants, se montrent si injustes à l'égard de l'Église ? C'est qu'ils en parlent au passé et, alors, l'espérance est vite à bout de souffle. Par nos soupçons, par nos sectarismes, nous avons enchaîné notre Mère la sainte Église, nous en sommes devenus les gardiens féroces et tristes qui l'empêchent de « *passer en Macédoine* » (Actes 16, 9) et gambader joyeusement sur la grève des peuples et des cultures.

L'Église elle-même est objet de foi. *Oser croire en l'Église* est le titre d'un livre brûlant du P. Martelet (1). Oser croire en l'Église ! Mais le chrétien se sentira mal à l'aise dans l'Église s'il l'endosse comme un « prêt-à-porter ». Tant qu'il ne cherche pas à se mettre à la mesure de l'Église, il s'y trouvera, ou flottant, ou à l'étroit. Le chrétien n'est pas un transhumant qui s'éloigne de l'Église lorsqu'elle grelotte l'hiver, pour la retrouver lorsqu'elle reflurit au printemps. Il est l'homme des quatre saisons qui s'interpénètrent dans le temps et dans l'espace de l'Église. Aucun lieu, aucune époque n'épuise la vie de l'Église, et chacun de nous doit vivre « *l'aujourd'hui de Dieu* » (Roger Schutz).

Le pape Benoît XVI nous incite à vérifier la qualité de notre foi dans un climat de communion ecclésiale, humble et sereine, d'où il ne peut sortir ni vainqueurs ni vaincus, mais des frères devenus encore plus proches par le pardon de Dieu. Et, chaque fois que c'est possible, cette démarche doit se faire avec ceux des autres confessions chrétiennes qui partagent avec nous la grâce de l'obéissance à la Parole de Dieu.

Aimons l'Église, cet immense troupeau dont chaque brebis sur sa laine est marquée au fer rouge de l'amour de Dieu. Seul un vrai croyant peut aimer l'Église. Lorsque le regard de foi sur l'Église devient trop incertain, il ne saurait éveiller un véritable amour ni engager la fidélité de toute une existence. L'Église a autant besoin d'être aimée que réformée, car il n'y a de vraie réforme que dans l'amour : on peut faire pleurer l'Église, mais on ne la renie pas, pas plus que sa mère. « *Je ne vivrais pas cinq minutes hors de l'Église* », disait Bernanos, « *et, si l'on m'en chassait, j'y rentrerais aussitôt, pieds nus, en chemise.* »

(1) *Oser croire en l'Église*, de Gustave Martelet (Cerf, 1979).

DEMAIN : Élisabeth Dufourcq, historienne.

Jean-Claude Guillebaud, essayiste

## Un christianisme d'institution et de protestation

**Alors que l'Église traverse une crise aux multiples symptômes (levée des excommunications et scandale Williamson, affaire de Recife, propos du pape sur le préservatif...), « La Croix » donne la parole chaque jour à une personnalité qui témoigne de ses raisons d'espérer**

Né à Alger en 1944, Jean-Claude Guillebaud a mené une carrière de grand reporter à *Sud Ouest*, au *Monde* et au *Nouvel Observateur*. Prix Albert-Londres en 1972, il s'est orienté vers l'édition et l'écriture d'essais transdisciplinaires sur les grandes questions de société comme *La tyrannie du plaisir*, *La refondation du monde* ou *Le principe d'humanité*. Son parcours croyant, déclaré avec *La force de conviction* (2005), s'est explicité dans *Comment je suis redevenu chrétien* (2007).

Ce trouble, ce tourment, cette souffrance qui habitent beaucoup de catholiques depuis fin janvier, il faut essayer de les mettre à distance, de les extraire du tohu-bohu quotidien, de les laisser refroidir. Seuls le recul et le calme peuvent nous permettre d'y voir plus clair. Au fond, notre trouble est d'autant plus difficile à vivre qu'il est ambivalent. Nous sommes d'abord embarrassés – c'est un euphémisme – par ce qui nous apparaît comme une crispation dogmatique du Vatican. Au-delà des cafouillages désastreux de la communication, nous voyons poindre un pontificat plutôt traditionaliste, et les craintes exprimées ici et là au sujet d'un possible oubli de Vatican II ne sont pas absurdes.

Dans le même temps, cependant, nous sommes meurtris de voir Benoît XVI victime d'une campagne médiatique souvent injuste et parfois même haineuse. Ainsi donc, tout en critiquant certaines positions de la Curie romaine, nous prenons aussi pour nous les flèches qui sont lancées contre le pape. Oh, ces humoristes carnassiers qu'on entend clabauder du matin au soir! Nous voilà, nous catholiques laïcs, dans de beaux draps! Certains sont tentés de quitter l'Église sur la pointe des pieds; d'autres voudraient au contraire qu'on suspende le lynchage meurtrier du Souverain Pontife. Cette douleur, comme Janus, a donc deux visages. D'un côté comme de l'autre, elle nous fait mal. Est-il imaginable d'en sortir ?

Je crois que oui. Un peu de distance historique, d'abord, nous permettra de nous remettre en mémoire une évidence. Ce n'est pas la première fois, loin s'en faut, que des catholiques se trouvent en délicatesse avec Rome. En dix-sept siècles, on peut même dire que c'est arrivé assez souvent. Les contemporains de Pie IX, au XIX siècle, n'étaient pas tous séduits par son *Syllabus* qui dénonçait roidement les idées modernes. De la même façon, certains contemporains de Pie XII regrettaient Pie XI et sa condamnation sans équivoque du nazisme («*Nous sommes spirituellement des Sémites*»). Bref, la papauté est – aussi – une très imparfaite institution humaine. Or, pour reprendre un mot fameux de François de Sales, «*partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie* ». En tant que telle, l'institution est soumise légitimement à la critique de ses propres fils.

Plutôt que de voir dans ces divorces sporadiques une catastrophe, mieux vaut comprendre qu'ils structurent toute l'histoire du christianisme. À côté d'un christianisme de la puissance et de l'institution, il y a toujours eu un christianisme de la protestation, lequel n'épargna jamais l'institution elle-même. Or, c'est pourtant de l'Église que les protestataires étaient les enfants, c'est d'elle qu'ils procédaient. Pendant des siècles, l'histoire du christianisme s'est

organisée autour de cette étrange – et magnifique – synergie entre « protestation évangélique » et « organisation ecclésiale ».

La parole vive, celle qui entretient le « feu » évangélique, a le plus souvent circulé dans les marges de l'Église, quand ce n'est pas en réaction contre le conservatisme ou la sclérose de cette dernière. Ce sont les protestataires

**Sans la protestation venue des marges, le message se serait affadi ou même éteint. Mais sans l'Église, il n'aurait pas été transmis.**

et les mystiques qui ont transmis le feu de la Parole. Ils furent parfois tenus en lisière. Leur prophétisme incandescent risquait, il est vrai, d'incendier le bel ordonnancement clérical. Mais ces témoins essentiels auraient-ils pu exister sans l'institution ? Bien sûr que non. C'est à la table commune qu'ils s'étaient d'abord nourris. C'est au sein de l'Église, et par elle, qu'ils avaient accédé à la parole évangélique. Leur révolte – celle de François d'Assise ou celle de Thérèse d'Avila – était celle d'un enfant rétif à l'autorité de sa mère.

L'extraordinaire longévité du christianisme trouve là son origine: une institution périodiquement réveillée par ses propres dissidents. Sans la protestation venue des marges, le message se serait affadi ou même éteint. Mais sans l'Église, il n'aurait pas été transmis. Dissidence et institution sont comme l'avert et le revers d'une même vérité en mouvement.

Une institution, quelle qu'elle soit, est toujours tentée d'obéir à un syndrome de rigidité et de « persévérer dans son être ». Sa pente naturelle consiste à opposer sa propre immobilité au mouvement, à préférer le souci de conservation au progrès et l'ordre social à la liberté. Dans le même temps, l'Église reste pourtant notre maison commune. Fût-elle rébarbative, disciplinaire, elle est aussi une académie où s'apprivoise et s'éduque notre foi. Elle a été mille fois confrontée aux tentations sectaires, hérétiques ou intolérantes. Elle a engrangé, au fil des siècles, un corpus de réflexions, d'argumentations et d'expériences qu'on serait fou de jeter dans l'oubli. Elle propose ainsi, d'un siècle à l'autre, une propédeutique (du grec *paiduein* : enseigner) de la foi.

Notre foi a besoin d'elle. Faute de cela, le croire n'est plus qu'une passion incertaine qui sautille et batifole avant de courir vers l'abri d'une secte, d'une tribu ou d'un groupuscule. « *Le verbe croire, écrivait Emmanuel Levinas, ne se conjugue pas à la première personne du singulier mais du pluriel.* »

L'Église, parfois, nous déconcerte ou nous révolte, mais nous restons ses enfants.

**Timothy Radcliffe**, ancien maître de l'ordre dominicain

Alors que l'Église traverse une crise aux multiples symptômes (levée des excommunications et scandale Williamson, affaire de Recife, propos du pape sur le préservatif...), « La Croix » donne la parole chaque jour à une personnalité qui témoigne de ses raisons d'espérer

### **Pourquoi rester ?**

C'est un moment embarrassant pour qui est catholique. Au Vatican, il y a eu des erreurs de communication, un manque de consultation et des déclarations aux mots mal choisis qui ont provoqué de violentes réactions dans la presse et de vigoureuses interventions de dirigeants internationaux. Cela a suscité affliction et scandale chez beaucoup de catholiques, y compris des évêques, et endommagé la réputation de l'Église. Des personnes se sont même demandé comment elles pouvaient continuer à appartenir à l'Église.

Nous restons parce que nous sommes des disciples de Jésus. Croire en Jésus, ce n'est pas adopter une spiritualité privée ou un code moral. C'est accepter d'appartenir à sa communauté. Ceux qu'il a appelés à le suivre marchent ensemble. Selon un vieil adage latin, *Unus christianus, nullus christianus* : un chrétien isolé n'est pas un chrétien.

Mais pourquoi devrais-je rester membre de cette Église-là ? Pourquoi ne pourrais-je rejoindre une autre communauté chrétienne dont les positions officielles ou les manières d'agir seraient moins embarrassantes ? Nous touchons là au cœur même d'une compréhension catholique de l'Église. Dès l'origine, Jésus a appelé dans sa communauté les saints et les pécheurs, les sages et les fous. Il a dit :

« *Je ne suis pas venu appeler les justes mais les pécheurs* » (Matthieu 9, 13). Et il continue à le faire, sinon il n'y aurait pas de place pour quelqu'un comme moi. Une communauté admirable de personnes merveilleuses et vertueuses, qui ne ferait jamais d'erreurs, ne serait pas un signe du Royaume de Dieu.

Je ne pourrai jamais quitter l'Église catholique car je crois que Jésus nous appelle à vivre ensemble comme un seul Corps. Dans l'Évangile de Jean, peu de temps avant sa mort, Jésus a prié son père pour ses disciples « *afin que tous soient un* » (Jean 17, 21). Une vague unité spirituelle ne suffit pas. Nous croyons en l'Incarnation, la Parole de Dieu qui se fait chair. L'Église catholique est le signe visible, incarné, de l'unité à laquelle Jésus nous appelle. J'ai

une immense admiration pour beaucoup de chrétiens qui appartiennent à d'autres Églises, leur exemple m'inspire, leur théologie m'instruit. Mais, pour moi, quitter l'Église catholique serait renier l'appel radical de Jésus à réunir les saints et les pécheurs, les vivants et les morts.

Au cœur de notre vie chrétienne, il y a l'immense vulnérabilité du Dernier repas. Jésus se met dans les mains de ses disciples :

« Prenez, ceci est mon corps donné pour vous. »

L'un d'entre eux l'a trahi, un autre l'a renié, la plupart se sont enfuis. Appartenir à l'Église, c'est accepter un tout petit peu de cette vulnérabilité. Nous acceptons d'être impliqués dans les échecs de l'Église comme dans son héroïsme, dans sa folie comme dans sa sagesse, dans ses péchés comme dans sa sainteté. Et l'Église m'accepte moi aussi avec mes péchés et ma stupidité. C'est pour cela qu'elle est «*signe et sacrement de l'unité de tout le genre humain*» (Vatican II, *Lumen gentium* n. 1, 1).

Cependant, nous sommes bien dans un moment de crise de l'Église. Mais les crises peuvent être fructueuses. Le Dernier repas fut la crise la plus profonde que l'Église ait connue : Jésus était sur le point de subir une mort humiliante et la communauté était dispersée. À chaque Eucharistie, nous rappelons comment Jésus en a fait le moment d'une intimité plus profonde, le don de son corps et de son sang. Après la Résurrection, l'Église était déchirée. Les Gentils seraient-ils acceptés dans l'Église et seraient-ils forcés d'accepter la Loi? La communauté était sur le point de s'effondrer mais elle a survécu pour s'ouvrir aussi à nous, les Gentils. Après le martyre de Pierre et Paul, beaucoup croyaient que Jésus était sur le point de revenir. Mais ce ne fut pas le cas. Ce fut une crise unimaginable de l'espérance mais elle a conduit à rédiger les Évangiles. Toute crise, si elle est vécue dans la foi, conduit à un renouveau et à une nouvelle vie

.La crise que nous endurons en ce moment est vraiment modeste, comparée à celles subies par nos ancêtres. La crise moderniste, il y a un siècle, fut ainsi beaucoup plus sévère. Cependant, notre petite crise peut être fructueuse si nous la vivons dans la foi.

Quels pourraient être ces fruits? Tout d'abord, d'encourager un débat plus ouvert à l'intérieur de l'Église. Depuis les traumatismes de la Réforme, chaque confession chrétienne s'est montrée nerveuse lorsqu'il s'agit de débattre de sujets de dissensions, craignant que cela ne mette en péril l'unité. Mais c'est seulement par un débat rationnel et charitable que nous

pouvons témoigner de notre foi. Le pape lui-même a essayé d'introduire davantage de débat dans l'Église, par exemple au Synode des évêques. Mais nous restons nerveux à l'idée d'échanger avec ceux qui ont des idées différentes. C'est un manque de confiance dans l'intelligence que nous avons reçue de Dieu. N'ayons pas peur du débat.

L'Église, par ailleurs, a résisté aux tentatives de domination de gouvernements autoritaires: les empereurs romains, les monarques absolus des Lumières, les grands empires du XIXe siècle, le Parti communiste en Europe orientale... Ces batailles, nécessaires pour défendre la liberté de l'Église, ont conduit à une structure de gouvernement trop centralisée et éloignée du collège des évêques. Le moment est venu de les intégrer davantage dans le processus de décision. La réaction vigoureuse de certains évêques à la situation présente laisse espérer un rééquilibrage en ce sens. La lettre, humble et émouvante, de Benoît XVI aux évêques sur la question intégriste montre son attention à leurs préoccupations et son souhait d'être en dialogue avec eux. Donc, n'ayons pas peur, ayons espoir.

**Nous acceptons d'être impliqués dans les échecs de l'Église comme dans son héroïsme, dans sa folie comme dans sa sagesse, dans ses péchés comme dans sa sainteté.**

## **« Les Africains ont compris le message du pape, les médias occidentaux non »**

Déclaration des évêques du Cameroun

ROME, Mercredi 25 mars 2009 ([ZENIT.org](http://ZENIT.org)) - « Les Africains ont bien compris le message du pape, les médias occidentaux non » déclarent des évêques du Cameroun, au lendemain du retour de Benoît XVI à Rome, après un séjour de sept jours au Cameroun et en Angola.

Dès le 17 mars, dans l'avion, les propos de Benoît XVI demandant que la priorité soit donnée à l'éducation, ont fait polémique. Le pape soulignait : « On ne peut pas résoudre ce fléau par la distribution de préservatifs : au contraire, le risque est d'augmenter le problème ».

Radio Vatican revient aujourd'hui sur la polémique en affirmant : « Un exemple de mauvaise information a cherché à obscurcir la signification authentique du voyage du pape en Afrique : c'est ce que dénoncent les évêques du Cameroun dans un communiqué qui revient sur les polémiques alimentées par certains médias occidentaux à propos des paroles de Benoît XVI sur l'usage du préservatif pour prévenir le sida ».

Les évêques insistent sur le fait que le pape « met l'homme au centre de ses préoccupations et rappelle l'enseignement du Christ et de l'Eglise ».

Ils insistent également sur l'action de l'Eglise catholique sur le terrain : « L'engagement de l'Eglise Catholique auprès des personnes vivant avec le virus du Sida, l'accompagnement des personnes infectées et affectées sont des priorités pour l'Eglise Catholique. L'accompagnement des personnes et des familles ainsi que l'enseignement de l'Eglise permettent à chacun de se valoriser dans sa dignité de fils adoptif de Dieu. Cette dignité oblige à porter un regard neuf sur l'autre et sur le monde. Au lieu de chercher des expédients, l'Eglise propose à l'homme des valeurs pérennes ».

Ils citent la « mise en place des structures adaptées pour l'accueil, le suivi et le traitement des personnes infectées du VIH » : une assistance « à la fois morale, psychologique, nutritionnelle, médicale et spirituelle ».

« Voilà le premier message du Saint-Père sur le sida », déclarent les évêques du Cameroun.

Mais ils font observer qu'à côté de cette « action multiforme et constante », « l'Eglise, force morale, a l'impérieux devoir de rappeler aux chrétiens que toute pratique sexuelle en dehors du mariage et non rangée est dangereuse et propice à la diffusion du sida. C'est pourquoi elle prône l'abstinence pour les célibataires et la fidélité au sein du couple. C'est son devoir. Elle ne saurait s'y soustraire. Voilà le second message du Saint-Père », expliquent clairement les évêques.

Ils disent regretter que les médias occidentaux « aient oublié les autres aspects pourtant essentiels du message africain du Saint Père sur la pauvreté, la réconciliation, la justice et la paix » Ils y voient un manquement « très grave, lorsqu'on sait le nombre de morts que causent d'autres maladies en Afrique et sur lesquelles il n'y a aucune publicité véritable ; lorsqu'on sait le nombre de morts que causent en Afrique les luttes fratricides dues aux injustices et à la pauvreté ».

« L'Eglise catholique ne méprise pas les malades du Sida et n'encourage nullement la propagation de la maladie », contrairement à ce que déclarent « certains médias » et « elle est et restera toujours active dans la lutte multiforme contre la maladie ».

« Le Cameroun vient de boucler avec une réussite insolente la troisième visite papale de son histoire », lit-on dans le Cameroon Tribune, après les quatre jours de visite de Benoît XVI sur le sol camerounais, qui déplore en même temps la polémique engagée par les médias occidentaux contre le pape durant cette visite.

« Le Cameroun et l'Afrique ont vécu quatre jours si intenses et si magiques, qu'ils peinent encore à en jauger l'insondable portée », souligne Marie-Claire Nnana dans son article, convaincue que cette visite du pape en Afrique est « une visite à succès, et un événement majeur qui marquera l'Eglise et tout le continent ».

« En posant l'acte d'amour que constitue sa visite, en nous assurant de l'amour de Dieu, nous les damnés de la terre, le pape nous comble d'espérance », souligne la journaliste.

Mais « on ne décrira jamais assez le rapt inélégant et la parfaite imposture des médias européens et en particulier français sur cette visite », souligne-t-elle. « C'était le temps de l'Afrique. L'Afrique n'aspire qu'à la communion spirituelle et à la fête. Nos confrères se sont évertués à ne mettre en lumière que les aspects les plus anecdotiques de cette visite, les chiens écrasés, l'écume des jours », ajoute-t-elle.

« Pas un mot sur le synode des évêques africains à venir, ni sur le document préparé à cet égard par le pape », commente-t-elle. « Ils ont parasité les ondes avec une polémique qu'ils ont créée de toute pièce. Car en sortant de son contexte la déclaration du pape sur le préservatif, ils en ont dénaturé la substance ».

Autre exemple de sabotage stratégique reproché aux médias occidentaux : avoir cherché, en Angola, à « éclipser le message apostolique en montant en épingle une déclaration sur l'avortement thérapeutique ».

« En résumant huit jours de visite en deux petites phrases, de préférence celles susceptibles de remuer une opinion publique formatée, il y a un risque de caricaturer et de fausser le message », souligne-t-elle. Et le comble pour la journaliste c'est lorsque « ces médias déclarent parler au nom des Africains ».

« Non, merci, chers confrères, vous parlez pour vous-mêmes, et pour votre public. Les Africains sont assez grands pour déchiffrer et critiquer, au besoin, les messages du pape, afin d'en tirer la substantifique moelle. ».

De plus, estime-t-elle, « les débats autour du SIDA et de l'avortement sont trop importants pour les biaiser de cette manière, en les réduisant à une polémique médiatique ».

« Si nous décrivions cet opportunisme chez nos confrères, ce n'est pas que ces questions indiffèrent les Africains que nous sommes, précise la journaliste du Cameroon Tribune, simplement, il nous semble peu fécond de vouloir infléchir les prises de positions papales, parce qu'elles découlent des principes moraux et de valeurs dictés par les évangiles dont il est le gardien ».

« Le pape, que les médias décrivent comme austère et peu charismatique, nous a paru au contraire sensible à nos démonstrations bruyantes et sincères », poursuit-elle. « Il les a reçues dans le tempérament qui est le sien : tout en retenue, le geste peu emphatique, le regard ardent ».

En conclusion la journaliste pense que « Benoît XVI en aura bien besoin » de l'affection des fidèles Africains pour continuer sereinement sa mission, dans une Europe, dit-elle, « dont il est le fils biologique, mais non pas spirituel puisque cette Europe nie désormais la dimension spirituelle du monde ».

Isabelle Cousturié

SIDA : Communiqué de la Fédération africaine d'action familiale

Les jeunes ont besoin d'adultes qui les aident à vivre des relations vraies

## POLEMIQUE SUR LA DECLARATION DU PAPE SUR LE PRESERVATIF

A-t-on bien compris ce que voulait dire le Saint Père ?

Les 30 organisations membres de la Fédération Africaine d'Action Familiale n provenance de 20 pays Africains suivants : Burundi, Burkina Faso, Cameroun, Togo, Côte d'Ivoire, Tanzanie, Ouganda, Rwanda, République Démocratique du Congo (RDC), Nigeria, Madagascar, Ile Maurice, Malawi, Afrique du Sud, Sénégal, Soudan, Zimbabwe, Tchad, Kenya, tenons a exprimé notre opinion sur a polémique autour du préservatif.

Ce que nous avons entendu de la déclaration du Saint Père : e sida est un véritable fléau. Il nous invite plus que jamais à humaniser a sexualité et à accompagner les personnes malades et nous dit que ce fléau ne peut être résolu par la distribution de préservatifs : au contraire, le risque est d'augmenter le problème.

Il n'est pas de notre ressort de commenter cette déclaration ni sur le fond ni sur la forme. Nous profitons de la polémique suscitée pour livrer notre point de vue qui s'appuie sur des observations sur le terrain. En effet, nous rencontrons beaucoup d'Africains jeunes et moins jeunes qui sont convaincus que la solution pour combattre le VIH/SIDA ne se trouve pas dans le préservatif mais dans l'éducation à la sexualité. De nombreuses générations ont assimilé le continent africain à un havre de riches cultures traditionnelles et de modèles à l'épreuve du temps en matière de respect des valeurs familiales. Dans bon nombre de nos traditions, il s'agit essentiellement pour cette éducation de faire vivre une sexualité épanouie, et un amour véritable, préparant à un mariage heureux et à une fécondité physique et spirituelle. Cette conception de l'éducation tend à faire de l'homme un adulte libre. Notre entendement de la notion de « sexualité humanisée » dont parle et a encore parlé Benoît XVI s'appuie sur le fait que l'éducation doit tenir compte du fait que la sexualité ne se limite pas à la biologie ou à la génitalité. C'est un apprentissage à la vie ayant donc une dimension à la fois sociale, sacrée et religieuse. Elle vise à présenter l'amour vrai et, elle repose sur une confiance et une acceptation mutuelle.

Il ne s'agit certes pas de refuser le progrès car comme le dit un proverbe Kongo, « si tu changes de pays change aussi de façon de vivre ». mais sachons aussi « qu'un arbre ne tient pas sans racine » (proverbe mandingue.) Dans sa recherche d'un nouveau mode de vie cohérent et acceptable, l'homme africain aujourd'hui, situé dans la visée d'une combinaison harmonieuse du complexe socio - culturel traditionnel qui continue de structurer sa personnalité , et des apports modernes ne gagne t-il pas à garder les qualités des anciens et y ajouter les valeurs modernes, en rejetant les défauts des deux. Parmi les apports de la modernité figure le préservatif.

Mais tout ce qui est moderne n'est pas forcément le meilleur. C'est là l'opposition entre l'abstinence encore largement pratiquée et la distribution facile, voire agressive des préservatifs. La distribution abusive, incontrôlée, sans discernement des préservatifs déresponsabilise et favorise chez les jeunes une vie sexuelle désordonnée.

Nous souhaiterions que les organisations internationales soient à l'écoute des Africains qui désirent faire appel à un certain sens de la dignité humaine dans la manière de vivre la sexualité. L'éducation à la responsabilité, au sens de sexualité, à vivre l'amour dans toute sa dimension intéressent les jeunes Africains. Les jeunes ont besoin de références et surtout de modèles cohérents et vivants. Nous ne devons donc pas avoir peur de leur dire ce que nous pensons. Il ne s'agit pas de faire de la démagogie. Ne pas oser demander des efforts aux gens et ne pas s'il le faut proposer un idéal exigeant, ce n'est pas les respecter. Surtout c'est croire les jeunes incapables d'aimer. Les jeunes n'ont pas besoin d'adultes qui leur distribuent des préservatifs et des pilules. Il y en a déjà suffisamment. Ce qu'ils cherchent c'est des adultes heureux dans leur sexualité et qui les aident à vivre des relations vraies.

De fait, dans un pays comme l'Ouganda, c'est grâce à une campagne d'éducation en vue d'une abstinence avant le mariage et la fidélité dans le mariage que le taux de propagation de l'épidémie a sensiblement baissé ces dernières années. La revue scientifique américaine Science no 304 a publié le 30 avril 2004 un article de deux chercheurs de l'université de Cambridge, Rand L. Stoneburner et Daniel Low-Beern sur l'efficacité de la lutte anti-SIDA en Ouganda. Selon les deux hommes, la baisse du SIDA dans ce pays s'explique par une campagne unique en son genre. Le message diffusé dans la population insiste sur la morbidité élevée due au SIDA et le mode de transmission du virus responsable, essentiellement sexuel. Mais l'originalité de la démarche, et son succès, vient de la promotion de la fidélité et de l'abstinence, au lieu des traditionnels préservatifs et test de dépistages.

Pour prévenir l'expansion du sida d'une manière durable, il faut croire en la capacité des jeunes de vivre une sexualité épanouie et responsable dans les paramètres de la fidélité et de l'abstinence. Le changement de comportement auquel sont conviés les jeunes est un processus à promouvoir et par les adultes et par les jeunes eux-mêmes.

**AIDEZ NOUS À GARDER NOS VALEURS.**

**QUANT A NOUS AFRICAINS NE NOUS TROMPONS PAS DE COMBAT**